



Fabrice Plas – licence CC BY-NC-ND 2.0 †

↓ Hitty Evie – licence CC BY-NC-ND 2.0



« J'envisage mon travail dans le but de rejoindre, au-delà des diverses hétérogénéités, une certaine homogénéité, autrement dit, une harmonie. »

Pascale Lassablière

Faire le pari de l'hétérogénéité, le plus possible

Après plus ou moins quinze années de pratique des ateliers d'écriture dans le milieu associatif, en alphabétisation ou français langue étrangère, dans le milieu carcéral, avec des jeunes et des moins jeunes, dans des milieux « homogènes » ou pas..., décider d'opter pour l'hétérogénéité le plus possible, c'est pour moi choisir de placer le concept d'apprentissage en résonance avec celui du vivre ensemble. C'est aussi envisager bien d'autres questions comme celle de mon regard sur les participants avec qui je travaille et celle du sens de mon travail.

Cette réflexion sur l'hétérogénéité, je la mènerai à partir du récit d'une expérience alliant écriture et arts graphiques, menée au centre Croix-Rouge pour réfugiés, le camping « Spa d'or », en septembre 2016.

Par Pascale LASSABLIÈRE

Un atelier de création avec des demandeurs d'asile dans un centre Croix-Rouge un peu avant sa fermeture

Le contexte

De janvier à juin 2016, j'animais un atelier d'écriture et d'arts plastiques à l'asbl Grappa à Verviers qui accueillait quelques résidents du camping Spa D'Or, un camping situé entre les villages de Jalhay et Sart-lez-Spa, et réquisitionné en octobre 2015 pour accueillir des demandeurs d'asile. Pour leur éviter les frais d'un trajet en bus, je raccompagnais les résidents après l'atelier. De fil en aiguille, je rencontrais le personnel de la Croix-Rouge.

Durant l'été 2016, les cours de français s'arrêtaient dans les associations verviétoises, et pour tous ces gens soucieux de ne pas perdre un acquis encore fragile, c'était un problème. En accord avec le personnel de la Croix-Rouge, je proposais quelques ateliers en juillet et août pour continuer à pratiquer le français, en y mêlant philosophie et arts plastiques.

En novembre 2016, le centre Croix-Rouge fermait ses portes suite à la politique restrictive sur l'immigration en Belgique. L'arrivée des demandeurs d'asile diminuait. Le centre n'était plus viable financièrement, les responsables avaient décidé de fermer ce lieu d'accueil en location. Les résidents en cours de procédure allaient être répartis dans les centres environnants. Le camping Spa d'Or avait accueilli jusqu'à 400 personnes en période pleine, en 2015. Un an plus tard, les 180 personnes en attente apprenaient que ce lieu qu'elles s'étaient approprié allait fermer, elles ne comprenaient pas forcément les tenants et les aboutissants de cette décision, elles ne savaient pas où l'avenir les porterait. Le camping allait de nouveau accueillir des touristes.

La décision du personnel de la Croix Rouge : ne pas céder à la morosité, célébrer la réussite du centre en termes de vivre ensemble

Le personnel sur place était également très affecté par cette décision. La vie dans ce camping avait fait l'objet d'un travail de fourmi pour que la rencontre se fasse avec les habitants des villages voisins de Sart-lez-Spa et Jalhay. Une rencontre entre agriculteurs, artisans, pensionnés..., installés parfois depuis

plusieurs générations, et demandeurs d'asile de Syrie, de Somalie, d'Afghanistan, d'Iran, d'Irak, de Tchétchénie, d'Albanie..., cela ne s'improvise pas, cela se travaille de part et d'autre. Après une réunion mémorable entre les sages de chaque communauté et les habitants des villages, cette rencontre avait pu se faire. Cela commença par un apprivoisement. Petit à petit, les préjugés étaient tombés.

En septembre 2016, les transferts vers les autres centres commençaient. Les travailleurs de la Croix-Rouge voulaient organiser une journée festive pour résister à la tristesse et l'abattement qui gagnaient les résidents, eux-mêmes aussi parfois, et pour sensibiliser plus largement à la situation des réfugiés. Une journée festive appelée « Portes ouvertes - Portes fermées », préparée avec les résidents, les voisins du camping, le personnel et les visiteurs et animateurs bénévoles. C'est dans ce contexte que les travailleurs m'ont demandé de réaliser une fresque, sans préciser beaucoup plus leurs intentions et leurs motivations.

Une création au fur et à mesure, faire feu de tout bois

Il y avait des tonnelles prévues pour la fête. L'employé de la Croix-Rouge qui s'occupait de la maintenance de l'implantation s'était chargé de fabriquer avec quelques hommes douze grands panneaux recouverts d'acrylique blanche. Nous avions notre mur de fresque.

J'ai commencé par présenter à quelques résidents curieux un projet inspiré de la peinture de Dubuffet : réaliser une fresque avec les silhouettes des habitants du camping, quelque chose qui les représenterait, qui les rendrait vivants et beaux, qui ferait sentir leur force dans la fragilité, leur résistance à la résignation, leur dignité, une fresque pour la liberté, pour dire merci, pour montrer nos rêves... On a commencé un vendredi soir avec quelques-uns. On agissait en duo pour se dessiner à tour de rôle, dans une position au choix. En nous voyant faire, d'autres sont arrivés, ont demandé ce qu'on faisait là.

Dans un français très rudimentaire, en passant par l'anglais, on se traduisait de manière inattendue et parfois improbable l'intention du projet. Je voyais des regards interrogateurs. Si quelques-uns me faisaient totalement confiance, d'autres se demandaient ce qu'on allait faire sur ce grand mur blanc, avec ces silhouettes étranges qui se croisaient les unes les autres.

À l'atelier suivant, je suis revenue avec une minifresque sur une feuille A4, quelque chose de rapidement dessiné avec quelques marqueurs, mais finalisé. Alors j'ai vu dans les regards quelque chose s'allumer. Puis la participation s'est accrue. Beaucoup de nationalités présentes dans le camping étaient représentées. Dans ce groupe un peu improvisé, à chaque séance se côtoyaient des hommes et quelques femmes, des jeunes et des anciens, des lettrés et des analphabètes. On s'est retrouvé parfois une bonne quinzaine à peindre et parler une langue mitigée en pachto¹, anglais, français, russe, kurde, arabe. Les travailleurs de la Croix-Rouge nous ont fourni un document officiel sur la situation des réfugiés dans le monde, en chiffres. L'idée était de faire un lien entre ce qui se passait dans le monde et dans ce camping.

Sous la tonnelle, nous avons à disposition deux pans de mur, un grand L. Sur la petite partie, nous avons décidé de dessiner une porte, en référence au titre de la journée, mais aussi à une photo publiée par Amnesty qui montrait un groupe de réfugiés bloqués derrière des barbelés à la frontière serbo-hongroise.

Les vendredis ne suffisant pas pour réaliser la fresque et la porte, nous avons rajouté les mercredis après-midi, et puis quelques samedis. Les enfants passaient par là de temps en temps, avec un œil intéressé.

Pour la fresque, il fallait des silhouettes de femmes, d'enfants, de bébés... Un participant est allé chercher sa femme et son enfant.



Nous dessinions, peignons, parlions, tout en même temps, toujours dans le souci de faire comprendre l'idée générale d'une pensée parfois complexe qui nous occupait l'esprit.



¹ Une des deux langues officielles de l'Afghanistan.

Nous avons collé la photo sur la petite partie. Kalilullah, afghan, voulait s'occuper de la porte. Il est allé chercher sur son GSM un modèle à reproduire. Il en a choisi une qui avait une boîte aux lettres. Le geste était précis. Il fallait une belle porte. Il a dessiné une porte fermée, bloquant les gens. La boîte aux lettres fut peinte en bleu azur, comme un ciel ouvert...

Il a décidé de recopier sur la porte une série de chiffres concernant les réfugiés, des chiffres longs, transformés en millions, montrant d'où ils venaient, et les raisons principales qui poussent au départ. Pendant le travail, Mustafa, somalien du Yémen, l'a rejoint. Ils communiquaient en français comme ils pouvaient.

Enfermés dans la non-connaissance de nos langues respectives, on s'appuyait sur une autre, universelle, celle de l'émotion, du regard, du désir de vouloir faire ensemble, de vouloir se rencontrer et se comprendre au-delà des mots... tout en nous appuyant sur des mots. Paradoxe.

Lors des ateliers de l'été, deux citations avaient été au centre des échanges : « *Je suis les liens que je tisse* » d'Albert Jacquard et « *Nous aimons la vie autant que possible* » de Mahmoud Darwich. Deux citations qui devenaient nos alliées. Elles ont ainsi été recopiées, une première fois sur papier, pour être certain de la forme des lettres, pour identifier les mots, pour savoir les lire et les prononcer, puis écrites sur la fresque d'une belle écriture régulière.

D'autres veillaient, lisaient les phrases, cherchaient à reconnaître quelque chose de ce qu'ils avaient compris. Ces citations ont fait l'objet de traductions multiples, de dessins, d'expressions « gesticulées ». La poésie, complexe, comme porte d'entrée dans la langue, comme point de rencontre. Un moment étonnant qui a permis de passer à une dernière phase.

Il restait un pan de mur vide « derrière » la porte. Il faut se représenter l'affaire : d'un côté assez long, des silhouettes en train de se colorer et prenant vie, puis une porte fermée, avec des mots, des chiffres, une photo, et une fente peinte en bleu azur, la boîte aux lettres. Il manquait la présence de ces langues que nous « mélange-échangions » sans arrêt.

Nous parlions beaucoup. Le projet devenait de plus en plus concret. Dans nos discussions s'immisçait aussi l'idée de la fermeture du centre. Nous parlions de l'après, chacun évoquait ses rêves... Je me souviens de doigts pointant le

Après la fête, la fresque a été démontée et mise à l'abri. Elle était devenue précieuse, tant aux yeux des résidents que des travailleurs de la Croix-Rouge. Un conseiller communal a proposé de l'entreposer chez lui en attendant de voir où elle pourrait être visible, pour ne pas qu'elle se détériore. Aujourd'hui, elle est au centre Croix-Rouge de Fraipont, toujours en attente.

Les résidents sont partis vers divers horizons de Tournai à Vielsalm, mais de temps en temps sur Facebook, des photos de la fresque reviennent.

Un constat : il y a toujours de l'hétérogénéité dans les groupes

Appliquée à un groupe, la notion d'hétérogénéité se décline en plusieurs conceptions :

- *Une hétérogénéité au niveau de chacun, dans son individualité* : Nous sommes à la fois un tout et une partie d'un tout, écrivait Edouard Glissant dans son livre *Traité du Tout-Monde*. Chaque être humain n'est-il pas une somme d'expériences hétérogènes, de pensées, d'émotions, de goûts... qui forment un tout plus ou moins homogène ? Et en même temps ne sommes-nous pas chacun partie de divers tous, famille, travail, loisirs, militance, etc. ? L'hétérogénéité de chacun se répèterait alors pour autant d'individus dans un groupe. C'est cela qui m'intéresse, ce qui me fait envisager mon travail dans le but de rejoindre, au-delà des diverses hétérogénéités, une certaine homogénéité, autrement dit, une harmonie.
- *Une hétérogénéité aléatoire, non décidée* : Les participants s'installent dans un espace. À partir de là, l'hétérogénéité réside dans la particularité de chacun des participants. Ensemble, nous inventons le groupe, ce qui sera notre objet de travail, ce que nous aurons à construire. À l'intérieur de cela, chacun relèvera ses défis, ce qui amènera des apprentissages et la construction de savoirs, indéniablement. C'est dans cette configuration de groupe que je situe l'expérience avec les résidents du camping Spa d'Or.
- *Une hétérogénéité choisie* : Les groupes sont identifiés par un objet de travail : groupe d'entraide, groupe axé sur l'emploi, groupe travaillant la problématique de la parentalité..., ou définis par paliers de compétences, une certaine capacité à manier la langue orale ou écrite par exemple. Ainsi les

participants seraient regroupés par un objet de travail. Dans cette configuration, on peut chercher à construire le groupe sur les différences. Ce n'est pas parce qu'on a le même projet ou le même niveau de compétences qu'on se ressemble, et ce n'est pas forcément parce qu'on parle la même langue qu'on se comprend mieux.

Ainsi, dans l'expérience fresque, on pouvait penser que les résidents se ressemblaient, tous résidents, tous en demande d'asile, tous étrangers..., en particulier lorsqu'ils parlaient la même langue. Mais, même si je ne comprenais pas, je voyais bien que les citations faisaient parler, tout comme la réalisation de la fresque, des silhouettes. Entre eux, il y avait un vrai besoin d'explicitations, quelle que soit la langue d'origine. En même temps, il y avait une compréhension commune de l'engagement que la démarche demandait : la régularité de venir peindre pour que la fresque soit terminée à temps, qu'elle soit réussie, que tous soient représentés. Il y avait un langage commun « de posture » qui faisait que les gens, au-delà de la diversité des langues, se comprenaient. Pour cela, les arts plastiques étaient d'un grand soutien, mais aussi internet et Google, même avec leurs traductions insolites.

Plaidoyer pour l'hétérogénéité : un choix politique

Convaincue par l'idée de défendre l'hétérogénéité dans mon travail, je m'interroge sur le fondement de cette conviction, et le pourquoi je tiens à envisager l'animation d'ateliers d'écriture dans l'invention de démarches pour que des participants se rejoignent sur quelque chose, un projet, un objet à construire collectivement. En réponse, je dirais que c'est avant tout un choix politique, une façon de travailler avec d'autres à plus d'humanité.

Travailler en groupe hétérogène est aussi pour moi une manière de résister à une pression, toujours plus prégnante, de normalisation. J'entends par là que nous sommes de plus en plus contraints à entrer dans des catégories définies à partir de critères de plus en plus serrés qui classent et identifient les citoyens suivant leur nature, leur santé, leur sexe, leur âge, leur parcours scolaire, leur situation professionnelle, administrative...

Pour résister, pour travailler à la reconnaissance légitime de chacun, il nous faut en tant que professionnels quitter nos zones de confort, inventer, aller

dans des formes de projets ou de créations que nous ne connaissons pas ou peu. Cela nous amène à nous placer comme partenaires des participants, à nous appuyer sur leurs connaissances et capacités, à construire avec eux et à devenir ensemble des participants-chercheurs.

Ainsi, au camping Spa d'Or, mon projet était de m'appuyer sur les représentations floues que pouvaient avoir les participants de ce que je venais proposer pour capter leurs interprétations, chercher à faire se rencontrer, se frotter les pensées, se confronter les images, au-delà de ce que chacun peut expliciter par la langue.

L'harmonie : une question à creuser, un chemin à construire

Harmonie : « *Qualité d'un ensemble qui résulte de l'accord de ses parties ou de ses éléments et de leur adaptation à une fin* », dit le dictionnaire Larousse en ligne. En musique, l'harmonie peut notamment désigner un ensemble d'instruments à vent.

L'harmonie, c'est quelque chose de vivant, une atmosphère, une ambiance, où il fait bon respirer, où il est possible d'exister dans sa particularité, où chaque sujet-instrument raconte à sa manière une musique en cherchant à s'accorder à celle des autres, ce qui ne veut pas dire se fondre ou disparaître dans un ensemble.

Dans un atelier d'écriture et d'arts plastiques, chacun a les mots comme instruments de sa pensée, l'expression plastique comme musique à fabriquer. Avec comme enjeu de rejoindre la pensée de l'autre, sachant qu'on est toujours l'autre de quelqu'un. Mais harmonie ne signifie pas unisson, l'harmonie s'enrichit de frottements, de tensions, de discordances, tous ces détours que nous affectionnons en atelier d'écriture, qui font s'émerveiller des trouvailles de l'autre.

Plus on est dans la différence, plus on a de chemin à faire pour se comprendre. C'est tout ce chemin qu'il me semble important de rendre sensible, de rendre conscient pour donner l'énergie, l'envie et la capacité d'agir ensemble. C'est un aspect qu'il nous faut soigner particulièrement, je crois,

dans les « sombres temps »² que nous vivons. Et parfois la différence ne se révèle pas si différente...

Et les savoirs ?

La liste des savoirs que ce moment de création en hétérogénéité a produits serait longue. En voici néanmoins un aperçu :

- connaissances et échanges sur les réalités vécues à différents postes-frontières ;
- connaissances géographiques quand nous abordions les trajectoires empruntées pour arriver jusqu'en Belgique ;
- connaissances en termes de traductions multiples en passant par diverses langues pour tenter de se comprendre ;
- découvertes de la pratique des arts plastiques. Un participant racontait qu'en Afghanistan, il avait un poste à responsabilité dans l'armée qu'il avait dû fuir, et qu'il n'avait jusque-là jamais touché un pinceau de sa vie. Le travail de la fresque l'a passionné, à tel point qu'il envisageait de se procurer du matériel pour se mettre à peindre ;
- découvertes de talents d'animateur lors du passage des enfants. J'ai gardé contact avec Kalilullah qui organise maintenant des activités avec les enfants du centre où il vit depuis son départ du camping Spa-d'Or, toujours en attente d'une deuxième interview au CGRA³.

En Éducation nouvelle, nous disons souvent qu' « on apprend avec et contre les autres ». Travailler avec un groupe hétérogène, c'est placer les savoirs « académiques » ou pratiques aux côtés d'autres types de savoirs : savoir coopérer, savoir s'écouter, savoir se reconnaître, savoir vivre ensemble, etc. Le savoir au service de ce qu'on pourra inventer ensemble, mais également comme but, comme objet à déplier et à comprendre tant individuellement que collectivement.

² Comme l'a dit Georges Didi-Huberman, citant Hannah Arendt, dans son exposition *Soulèvements* au Musée du Jeu de Paume à Paris (octobre 2016-janvier 2017).

³ Commissariat Général aux Réfugiés et aux Apatrides qui statue sur les demandes d'asile (octroi ou refus du statut de réfugié ou de protection subsidiaire).

Cela passe par de la fabrication et de l'écriture en ce qui me concerne. « *Écrire pour savoir encore ce que je pense* », disait Aragon. Écrire leurs rêves dans leurs langues et chercher à les traduire dans une autre pour les participants du camping. Cela nous faisait échanger sur nos manières de voir le monde, comment nous comprenions la liberté, la responsabilité, la famille. Le faire dans le but de fabriquer une fresque les représentant plaçait cet échange dans un cadre bienveillant et constructif qui mettait chacun en capacité de recevoir une pensée autre, voire éloignée de la sienne. C'est ce chemin de pensée qu'il m'importait de rendre conscient dans cette réalisation. Petit à petit, les silhouettes devenaient visibles en se remplissant de motifs tout à fait particuliers à chacun, porteurs de sa culture, mais aussi de ses goûts et de ce qu'il est, tout en recherchant une certaine harmonie. Un va-et-vient entre individuel et collectif, entre le singulier et l'universel où chacun et collectivement nous avons construit des savoirs nouveaux, en arts plastiques, en communication, en modalités d'écoute et de traduction, en usages des langues, en accueil de l'autre. Chacun, avec ses moyens, a pu commencer, là où il se trouve, à transformer le monde.

En guise de conclusion

Chemin faisant, je pense que notre travail d'animateur, de formateur est de rendre les participants conscients des chemins empruntés, des obstacles contournés, pour construire ensemble quelque chose de l'ordre du savoir, du savoir faire ou vivre ensemble, quelque chose qui élargit les angles de vue sur la vie, la manière de percevoir le monde et de le comprendre. Il consiste également à permettre aux participants de nommer ce qu'ils ont appris seul ou à plusieurs, de dire comment ces apprentissages pourraient nourrir de nouveaux projets de vie ou des projets citoyens, oser de nouveaux engagements. Un travail qui, en tant que professionnels, nous emmène vers des apprentissages sur nos métiers et ce que nous sommes dans l'intime. En sommes-nous conscients ?

Pascale LASSABLIÈRE
Ateliers Mots'Art